LÉPINARD Éléonore & LIEBER Marylène. *Les théories en études de genre*

Marie Duru-Bellat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rfp/10279>

DOI : 10.4000/rfp.10279

ISSN : 2105-2913

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 8 juillet 2021

Pagination : 141-142

ISBN : 979-10-362-0476-0

ISSN : 0556-7807

Référence électronique

Marie Duru-Bellat, « LÉPINARD Éléonore & LIEBER Marylène. *Les théories en études de genre* », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 210 | 2021, mis en ligne le 01 juin 2021, consulté le 21 juin 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/rfp/10279> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfp.10279>

Ce document a été généré automatiquement le 21 juin 2021.

© tous droits réservés

LÉPINARD Éléonore & LIEBER Marylène. *Les théories en études de genre*

Marie Duru-Bellat

RÉFÉRENCE

LÉPINARD Éléonore & LIEBER Marylène. *Les théories en études de genre*. Paris : La Découverte, 2020, 128 p.

- 1 Ce livre se propose de synthétiser les multiples développements théoriques qu'a connus la notion de genre depuis une cinquantaine d'années, dans les pays, anglo-saxons au premier chef, où ils se sont épanouis. Alors que le genre est à présent un concept très largement répandu dans le monde de la recherche, y compris dans le champ de l'éducation, les implications sociales et politiques des débats qu'il suscite apparaissent chaque jour un peu plus, ce qui fait de ce livre une référence très utile y compris pour une lectrice ou un lecteur *a priori* peu motivé par sa dimension résolument théorique.
- 2 Les autrices rappellent dans l'introduction la signification de ce concept de genre : visant à dénaturaliser le sexe, il désigne « les processus sociaux, culturels, historiques et psychiques par lesquels les identités sexuées et sexuelles sont produites [...] les dynamiques par lesquelles les rapports de pouvoir qui sous-tendent ces identités et ces frontières sont perpétués ou négociés » (p. 4). Divisé en 6 chapitres, le livre commence par une présentation de l'émergence du concept, depuis Simone de Beauvoir ou l'anthropologue Margaret Mead dans la première moitié du xx^e siècle, avant que le terme même de genre apparaisse, porté par des psychiatres américains constatant l'écart entre l'anatomie sexuelle et l'identité sexuée profonde de certains enfants : la masculinité et la féminité apparaissent donc distinctes de la réalité biologique du sexe. C'est avec des sociologues (comme l'Américaine Anne Oaxley) que va s'affirmer la critique de cette classification, autour de la notion de rôles sociaux ; le genre est alors

pensé comme un sexe social, mais sans que soit remis en cause le socle biologique de cette partition du monde. Dès les années 1970, des sociologues françaises comme Christine Delphy posent que c'est la volonté de hiérarchisation qui donne toute son importance à la binarité masculin/féminin : dans un contexte où le marxisme est très influent, ces sociologues parlent alors de « classes de sexe », fondées sur l'asservissement des femmes, en faisant passer au second plan une perspective d'inspiration psychanalytique (portée par Luce Irigaray ou Julia Kristeva) s'intéressant plus aux questions d'identité.

- 3 La dénaturalisation des identités s'accompagne d'une critique épistémologique globale sur ce qui fait la science. Le second chapitre présente l'émergence d'une épistémologie féministe aux États-Unis : des chercheuses comme Patricia Hill Collins défendent une « épistémologie du point de vue » donnant toute leur place aux expériences de domination dans leur diversité, tandis que se répand la conviction que tout savoir est situé et que l'objectivité du point de vue en surplomb des dominants ne peut déboucher que sur un savoir très partiel et partial. C'est un point de vue féministe situé qui a ainsi conçu la notion de *care*, prendre soin des autres étant le cœur du rôle assigné aux femmes, ou encore d'autres concepts comme contrat sexuel, charge mentale, travail reproductif, intersectionnalité...
- 4 L'empreinte forte des sociologues féministes dites matérialistes est présentée dans un 3^e chapitre (avec des noms relativement connus en France comme, outre Christine Delphy, Colette Guillaumin, Danièle Kergoat, Nicole-Claude Mathieu ou Monique Wittig). Filant la notion de classes de sexe, elles vont mettre en avant la notion de patriarcat, insistant sur les bases matérielles des inégalités femmes/hommes, notamment le travail non rémunéré des femmes. Aux États-Unis (surtout), la question du travail est étendue à la sexualité, notamment à l'hétérosexualité obligatoire, comme jouant un rôle clé dans l'exploitation des femmes (avec des chercheuses comme Andrea Dworkin ou Catharine MacKinnon). Monique Wittig développe ces thèses en désignant les pratiques lesbiennes comme une forme de résistance au patriarcat. Ce courant, daté, connaît depuis un renouvellement avec la mise en évidence de hiérarchies (et d'exploitation) entre les femmes elles-mêmes (les femmes immigrées au service des femmes blanches de classe moyenne par exemple), ce qui annonce certaines évolutions théoriques valorisant d'autres critères de domination que le sexe.
- 5 Avec le 4^e chapitre, la perspective radicalement différente de l'interactionnisme et de l'ethnométhodologie est présentée, qui met en avant le fait que le social est fabriqué en continu par les interactions quotidiennes des personnes ; ceci vaut évidemment pour ce qui est du genre, analysé comme un ensemble de pratiques. Développé à partir des années 1950 aux États-Unis, ce courant diffuse en France notamment avec les analyses de Erwin Goffman sur les mises en scène du genre dans des contextes institutionnels où tout est fait pour exacerber (et dans le même temps normaliser) les différences entre hommes et femmes. La sociologie du travail montre comment les organisations sont partie prenante de la production du genre, comment, par exemple, le « plafond de verre » couramment dénoncé résulte de certains processus organisationnels apparemment neutres (règles d'évaluation et d'avancement des personnels notamment). C'est dans ces contextes sociaux que sont produites dans le même temps les normes de masculinités, avec la domination d'une masculinité hégémonique (selon le concept développé par Raewyn Connell), construite non seulement par opposition au féminin mais de telle sorte qu'elle assure la position dominante des hommes. Ces

normes de genre vont être, à partir des années 1990 (aux États-Unis) de plus en plus souvent articulées avec d'autres caractéristiques personnelles des personnes, « race » et pratiques sexuelles notamment.

- 6 C'est l'objet du chapitre 5, qui présente les « théories post-structuralistes du genre » : celles-ci vont mettre en avant, en lieu et place de la base matérielle des rapports sociaux ou des interactions quotidiennes, « l'analyse des discours sur le genre et la sexualité et leurs effets sur la constitution du sujet » (p. 75). Avec des méthodologies davantage inspirées des études littéraires que des sciences sociales (et aussi l'ombre portée de la psychanalyse), il s'agit avant tout d'interpréter les significations sociales et culturelles attachées au genre. Ces significations sont fluides, car traversées par d'autres catégorisations (au premier rang desquelles la « race »), et elles créent des tensions dans les identités personnelles, la différence sexuelle n'étant plus forcément (ni toujours) dominante. Judith Butler insiste sur la fragilité de l'identité de genre qui n'existe que par la répétition de pratiques, d'où sa thèse du caractère performatif du genre. C'est dans ce sillage que se développe à partir des années 1990 la théorie *queer*, axée sur la remise en cause de la binarité entre hétéro et homo sexualité, de la violence et des rapports de pouvoir qui l'informent. La dénonciation des rapports de pouvoir s'étend à présent au-delà du champ de la sexualité (à tous ceux que ces rapports marginalisent), tout en incluant les personnes transgenres (même si le rejet de la binarité du genre n'est pas, chez elles, toujours effectif). L'ensemble de ces perspectives théoriques qui entendent intégrer la multiplicité des rapports de pouvoir et contester systématiquement les normes interroge quant à leurs débouchés politiques possibles, au-delà de « micro-pratiques » critiques.
- 7 Une interrogation à laquelle n'échappent pas les théories intersectionnelles du genre présentées dans un dernier chapitre. Avec le terme d'intersectionnalité (proposé en 1989 par Kimberlé Crenshaw), on pose que le genre n'est pas isolable des autres rapports de pouvoir notamment la « race » et la classe. Ces féministes (de fait des féministes de couleur) militent pour une prise en compte des « expériences situées à l'intersection de plusieurs rapports de pouvoir » (p. 99), pour que les personnes sortent ainsi de leur invisibilité et soient mieux armées pour résister à leur marginalisation. On entend montrer que ces dominations ne s'ajoutent pas mais se façonnent. Mais même si ce courant se centre sur l'expérience de certains groupes marginalisés, l'ambition théorique est bien de faire de l'intersectionnalité une théorie transversale de l'identité (analysant les liens entre identité, expérience et perspective politique). Il reste qu'au total, le lecteur ou la lectrice peut avoir le sentiment qu'aujourd'hui encore les effets de reconnaissance induits par cette perspective sont plus importants que les effets de connaissance. On peut aussi se demander comment cette prise en compte des multiples expériences de chacune peut déboucher sur des formes unifiées de résistance.
- 8 On referme cet ouvrage très foisonnant, qui convainc de la richesse des théories du genre, en regrettant néanmoins qu'il respecte une coupure entre théorie et travaux empiriques, alors que, de manière constante, les constats empiriques permettent de faire avancer les théories. Dans le champ de l'éducation par exemple (entièrement absent ici), la force des effets de contexte sur les inégalités sociales de réussite conduit à reformuler sensiblement les théories fonctionnalistes de la reproduction... Cette coupure, très française, s'explique aussi peut-être par le fait que les chercheuses qui défendent ces théories ne sont pas toujours engagées dans des recherches empiriques,

qu'elles se situent dans le champ littéraire ou philosophique ou alors qu'il s'agit avant tout de militantes. Comme quoi, toute production scientifique s'avère située !

AUTEURS

MARIE DURU-BELLAT

Sciences Po, Observatoire sociologique du changement